

Préface

« Ecrivain rare », « Ermite » « Grand silencieux » : la postérité — pour l'instant — a gelé Julien Gracq dans la posture d'un moine laïc replié dans la solitude de sa maison de Saint-Florent-le-Vieil après une vie dont il n'y aurait pas grand-chose à dire, hors ses équipées dans la Bretagne d'avant-guerre, son altier refus du Goncourt et l'amitié d'André Breton.

Un homme sans histoires en somme, et tout spécialement sans histoires d'amour. À la fin des années 1980, pourtant, dans les milieux littéraires parisiens, circulait la rumeur que la vie de Gracq n'avait pas été exempte de passions ravageuses et l'on citait obstinément le nom d'une femme, celui de Nora Mitrani, au grand désespoir, murmurait-on aussi, de l'auteur du *Rivage des Syrtes*.

À titre de preuve, on invoquait la préface qui ouvrait le recueil où ses proches venaient de réunir les plus beaux textes de cette quasi-inconnue. Le texte était en effet signé de Gracq. Ces bruits ne dépassèrent guère les étroites frontières des cercles littéraires et mondains et, comme c'était prévisible, la rumeur muta. Je me souviens pour ma part qu'elle me revint aux oreilles sous la forme d'une romance à la Sagan : Gracq serait tombé sous la coupe d'une magnifique femme fatale aux ardeurs insatiables ; elle serait morte avec le dernier de ses amants dans un effroyable accident de voiture — on me parla, je crois, d'une décapotable que l'homme, pour la bluffer, aurait lancée à tombeau ouvert sur l'autoroute de l'Ouest...

C'est dire à quel point la biographie que vient d'écrire Roger Aïm est bienvenue. Elle comble un manque criant. Il a remonté les traces de Nora Mitrani avec toute la rigueur requise et par surcroît, en excellent connaisseur de Gracq, il a fait parler des archives inédites ou méconnues, patient déchiffrement où, en homme attentif et sensible, il a su faire montre de cette qualité qui me semble essentielle au biographe : l'empathie.

En révéler plus sur ses découvertes et ses éclairages serait gâcher le plaisir qu'on trouve à découvrir son livre. Pour aiguïser l'appétit du lecteur, disons seulement qu'on y apprend autant sur Nora Mitrani que sur les surréalistes et leur mouvance. Sous la plume de Roger Aïm, toute une micro-société ressuscite et le plus troublant de ces pages, c'est qu'on croit voir Julien Gracq lui-même, depuis sa retraite de Saint-Florent-le-Vieil, redéroulant avec son biographe les parts les plus secrètes de son passé.

Irène Frain

Prologue

Dernières journées d'été dans ce début d'automne. Saint-Florent-le Vieil se prépare à l'hiver et à ses grisailles. Julien Gracq rentre de sa promenade laissant derrière lui, dans une solitude de pierre, la Loire paresseuse, l'île Batailleuse, un vol de cormorans, et dans le bord du ciel, la vigilante abbaye bénédictine. Sa vie, un dimanche tranquille, sans inattendu et si prévisible qu'elle paraît éternelle.

Après la disparition de sa mère et de sa sœur, la partie habitable du 3 rue du Grenier à Sel, s'est, d'année en année, rétrécie, contractée. Les meubles familiaux sont désormais recouverts d'un halo d'engourdissement. Une horloge bat seule les secondes dans un silence de couvent.

Un clair-obscur d'impasse assoupit le salon, le corps et l'âme. La solitude à certaines heures est une chose épaisse faite d'une sourde mélancolie. Devant lui, de longues journées étales à écouter, amasser le silence, à vivre pleinement l'espace entre les heures, à savourer la lenteur du temps, à lire, écrire, rêver, laissant dévider le fil des souvenirs anciens et flâner en lui au fond d'une paix inépuisable.

Et même, si dans cette existence d'instant, l'ombre de l'ennui menace certains angles de sa journée, l'ermite de Saint-Florent-le-Vieil sait à tout moment animer ses pensées pour lui faire barrage.

Gracq, veste à chevrons gris, chemise blanche, cravate irréprochablement nouée, pousse délicatement le voilage de la fenêtre du salon pour voir sombrer le jour et contempler, dans la lumière repliée du soir, les derniers ciels mobiles à la dérive et les premières fenêtres qui s'illuminent de jaune.

En lui, il y a toutes ses vies : le pensionnaire du lycée Clémenceau, le choc du surréalisme, l'opéra wagnérien, le romantisme allemand, l'enseignement de son maître Alain, Quimper, le club d'échecs, la section du PCF, Nantes, sa rencontre avec André Breton à

l'hôtel de Vendée, la guerre, l'enfer des journées de combat, les chroniques picaresques d'un père plein de vie, avenant, incroyablement sociable... Si lui n'a rien hérité de ses traits de caractère, il aura reçu en legs son profond amour pour les paysages, la géographie et un goût sans limites pour cette poésie qui « monte de la terre ».

Lorsqu'il se retourne sur sa vie, il se dit : *quand c'était moi*.

Gracq s'éloigne de la fenêtre, rejoint le creux de son fauteuil et *l'imagine*. En la rencontrant, elle lui avait ouvert une porte sur la vie jusque-là inconnue. Avait-il envisagé le mariage ? Non. Elle était comme lui, solitaire et libre. Pas de vie commune possible pour Julien, il avait trop besoin de se retrouver seul et sur de longues périodes pour puiser un à un les mots au plus profond du silence. Pour quelle raison vouloir infliger à celle qu'on aime une telle existence ? Rien à ses yeux ne le justifiait. L'œuvre d'un écrivain a un cœur secret, la solitude.

Les dernières ombres du soir se battent. Il scrute les lointains fantomatiques, observe les premières étoiles qui piquent le ciel. La nuit enveloppée de froid a déjà jeté son long manteau noir, refermé son poing et pris son air de mystère. Elle a l'air renseignée.

À l'heure de l'apaisement du monde, Nora occupe l'intime de son être. Ancré dans sa timidité, il ne pouvait aimer qu'avec une passion retenue et à l'écart de tous, son étoile Bulgare au regard doux, au sourire léger, à la démarche enjouée, née un 29 novembre 1921 à Sofia.

La famille Mitrani

La famille Mitrani a pris place dans le train des déracinés. À travers la vitre grasse du wagon, dans le bruit syncopé des rails, les souvenirs et les paysages défilent à rebours. D'origine judéo-espagnole et italienne, ils émigrent en 1930 à Paris. Nora, tout en protégeant du regard son frère Michel qui n'est encore qu'un nourrisson, a les yeux grands ouverts sur Paris, ses boulevards, ses avenues, ses quartiers, ses grands magasins, ses théâtres...

Il faut beaucoup d'intelligence, de savoir-faire et d'oubli de soi, pour se fondre dans une ville inconnue et dans la vie des autres sans que vos origines ne troublent un monde si solidement établi. La petite fille de neuf ans observe interdite la vie difficile des exilés. Stratagèmes et artifices subtils sont déployés par sa famille, jour après jour, pour réussir leur assimilation allant jusqu'à parler lentement avec de longs intervalles de silence et de réflexions pour dissimuler aussi un révélateur accent.

Tout leur est étranger. Même les arbres, les pigeons, le gris du ciel, ont plus de légitimité qu'eux. Vulnérables, le regard perdu, ils avancent avec leurs valises, leurs souvenirs et leurs espérances. La fatigue finira par effacer même leur tristesse.

La famille Poirier

Solidement enracinée depuis des générations à Saint-Florent-le-Vieil, et bien avant la révolution française, la famille Poirier exploite la mercerie en gros *Prod'homme et Poirier*. C'est dans le réconfort d'un pays ancien, dans cette vieille province traditionnelle, au sein d'une famille de commerçants aisés, que Louis Poirier, né en 1910, passe une enfance protégée et paisible. Il attribue son caractère casanier, sa méfiance vis-à-vis des figures inconnues, à son ascendance vendéenne et reconnaîtra plus tard avec une pointe d'ironie « qu'il manquait de mélange ».

Enfant, la lecture est sa passion. Il lit tout ce qui pouvait se trouver à portée de main. Dans sa bourgade, pas de librairie, pas de littérature. Alors, il se plonge dans la lecture de *L'Almanach Vermot*, du *Chasseur français*, du *Petit Parisien*, du *Guide Michelin*, de *L'Illustration*, du *Miroir des sports*... mais à huit ans, c'est Jules Verne qui pousse la porte. Il devient son premier intercesseur en littérature, « un puits de connaissances, inasséchable en merveilles ». La suite, Poe, Chateaubriand, Dumas, Lamartine, Hugo, Vigny, Musset et Stendhal. *Le Rouge et le Noir* sera son grand amour, un livre magique en compagnie duquel il reprendra à chaque lecture place sur *le tapis volant*... Louis a trouvé son bonheur d'évasion et de liberté.

Il ne tardera pas à se révéler un brillant élève récompensé dans presque toutes les matières. Trois nominations au concours général le distinguent, puis un prix d'excellence en dissertation philosophique et des premiers prix en latin, physique-chimie, sciences naturelles, histoire-géographie. Rare à cette époque, il obtient le baccalauréat de philosophie avec la mention « Très bien ».

Seul souvenir amer, une éducation musicale qui s'avéra plus que laborieuse. Il n'oubliera jamais les leçons de solfège et de piano des Demoiselles Juliette et Marthe Quignard prises le jeudi au 10, rue des Vinaigriers à

Ancenis, dont Pascal Quignard a tenu à relater avec précision leur déroulement dans *Leçons de Solfège et de Piano*.

De ces heures chagrinantes, Gracq conservera en pensée, la vision, dès le premier coup de sonnette donné, d'un petit fantôme noir et muet apparaissant lèvres pincées. Louis se dirigeait alors parmi les meubles de famille vers le salon plongé à jamais dans une pénombre incertaine pour un terrible supplice qui allait durer toute une heure. La partition sur le piano, il commençait ses gammes. De temps en temps, sèchement, elle tapait sur ses doigts menus. Les dents serrées, le petit Sisyphe musical et résigné recommençait. L'heure passée, écrivait-il, « je partais, ma poitrine se débloquent ; je n'avais pas prononcé un mot ».

Sa voie est maintenant toute tracée. Pas pour le conservatoire mais pour le prestigieux concours d'entrée à l'École normale supérieure. En 1930, c'est chose faite. Reçu sixième au concours de la rue d'Ulm, fidèle, il choisit la géographie en hommage à son premier intercesseur, Jules Verne.

Une *terra incognita* de la sensibilité

Lorsqu'un ami, Francis Léaud, en 1931, lui conseille la lecture de *Nadja*, c'est le choc ! Un véritable coup de foudre ! Il découvre là, une ouverture neuve sur la poésie qui émerge enfin après la vague du romantisme qui n'avait pas encore été renouvelée. Si par facilité pour caractériser le surréalisme, on le qualifie souvent de mouvement, on relèvera que pour Maurice Blanchot, le surréalisme ne fut ni système, ni une école, ni mouvement d'art ou de littérature, mais pure pratique d'existence.

Le surréalisme pour Gracq est une *terra incognita* de la sensibilité. Ce *mouvement* est la révélation de sa vie et la découverte « d'un sens du mystère qui ne serait plus purement passif et, peut-être, surtout celle d'un retour au vrai lyrisme ». Il confie, lors d'une interview au *Nouvelles littéraires* : « Le grand mérite du surréalisme, c'est d'avoir permis une récréation poétique, une régénération de l'affectivité. »

Après la boucherie de 14-18, il fallait suivre une autre philosophie. Le mouvement Dada, à la suite de Tzara avait achevé l'ancien monde et ses idées rétrogrades. Il s'agissait, par l'appel au rêve, à l'inconscient, au hasard, d'ouvrir une nouvelle voie poétique. C'est cette nouvelle voie libératrice, proposée par André Breton, rassembleur d'hommes et d'idées, *magnétiseur des temps modernes*, qui fascine Julien Gracq. Pour lui, l'auteur de *L'amour fou*, homme de pierre, inaltérable, est « un homme de sentiments ».

La rafle du Vel d'Hiv

Après des études secondaires au lycée Hélène Boucher, Nora s'inscrit, en 1939, en philosophie à la Sorbonne. Mais cette même année, le 1^{er} septembre, l'armée allemande franchit la frontière polonaise sur ordre d'Hitler. Cette agression, sans déclaration de guerre préalable, marque le début de la Seconde guerre mondiale. Le gris des jours s'amoncelle, il envahira le monde et les cœurs pour longtemps.

Son Paris à l'élégance romantique, cette ville, qui après tant d'efforts avait enfin été apprivoisée, cette ville, où la vie était sûrement en marche vers le meilleur dans une France de la patrie des Droits de l'Homme, terre d'accueil, terre d'asile, sombrera dans le cauchemar ce 16 juillet 1942 lorsque la police française livrera, manquant à sa parole, ses protégés à leurs bourreaux en organisant la rafle du Vel d'Hiv. La police de Vichy frappera à la porte de la famille Mitrani les contraignant *manu militari* à rejoindre les lignes de bus qui stationnent dans tout le quartier. La suite, on la connaît... Sa grand-mère avec la plus grande partie de sa famille sera déportée à Auschwitz. Ils n'en reviendront pas.

Nora et son petit frère Michel échappent au drame grâce à leurs faux papiers. Il faut maintenant s'extraire du gouffre, rassembler ses forces et survivre. Survivre aux voix éteintes, aux regards absents qui les enveloppaient continuellement d'un amour infini. Désormais, la vie sera à jamais revêtue d'un voile de dérégulation. Dans la tristesse de l'heure, Nora ne trouve qu'une issue, poursuivre sous une fausse identité ses études et se réfugier à l'abri des murs séculaires de la Sorbonne, son cloître, son encoignure de paix. Elle réussira sa licence de philosophie et tentera de se reconstruire en dissimulant une infranchissable solitude.